



STÉPHANE BEAUVERGER ♦ DAVID CALVO ♦ ALAIN DAMASIO
MÉLANIE FAZI ♦ VINCENT GESSLER ♦ SÉBASTIEN JUILLARD
LAURENT KLOETZER ♦ JÉRÔME NOÏREZ ♦ NORBERT MERJAGNAN
LUVAN ♦ ANNE-SYLVIE SALZMAN ♦ MAHEVA STEPHAN-BUGNI



cette lumière couleur de rouille

[Épreuves non corrigées]

Neve était rentrée à Genève depuis trois mois quand sa mère m'a demandé de lui parler. Nous avons repoussé l'instant, d'abord parce qu'il était trop tôt, et puis soudain trop tard : son silence s'était installé comme une routine. Nous savions l'essentiel, mais pas grand-chose de plus. Ce qui était arrivé au théâtre des Passerelles, le nombre de morts et leurs noms, ce que la police locale avait bien voulu confier à sa mère. Pas un mot dans la presse internationale ; les événements de Yirminadingrad n'intéressent pas le reste du monde, et je n'avais pas trouvé un seul article dans une langue que je comprends.

Pendant tout le temps où Neve se remettait de l'incident, ou tentait de le faire, l'énormité de la situation planait constamment entre nous, dans le moindre de ses silences. « L'éléphant dans la pièce » de l'expression anglaise, de plus en plus présent à mesure qu'on s'efforce de l'ignorer. Neve avait changé là-bas. Elle n'avait jamais été quelqu'un qui se livre facilement. Même à moi qui fréquente ses parents depuis son enfance et qui ai appris à mieux la connaître alors qu'elle devenait adulte. Mais depuis trois mois, elle s'était renfermée encore davantage. Comme si, me confiait sa mère, une partie d'elle était restée là-bas. Elle que j'avais toujours connue si soignée, consciente de sa beauté et de l'effet qu'elle pouvait produire, elle se laissait aller : cheveux gras, vêtements informes, regard éteint. Son entourage attendait qu'elle s'ouvre, sans trop savoir s'il fallait la brusquer.

En attendant, je traquais des indices dans la correspondance dont j'avais gardé la trace : tous les e-mails échangés avec Neve pendant son séjour à Yirminadingrad. Elle m'y parlait du théâtre des Passerelles, des personnes qu'elle y côtoyait, et une étrangeté diffuse sourdait déjà entre les lignes. Glaçante avec le recul. Plus je m'absorbais dans la relecture

de ces échanges, plus l'éléphant dans la pièce devenait celui du conte des six aveugles qui l'inspectent à tâtons et croient trouver qui un arbre, qui un serpent, sans jamais distinguer le tableau d'ensemble.

Il a fallu trois mois d'attente et de silences. Jusqu'à ce qu'elle apprenne, dans un article du *Temps*, que le Prix de la Fédération venait de couronner l'œuvre théâtrale de Filip Hertz. Et soudain Neve, qui était une muraille depuis son retour, a fondu en larmes.

Alors sa mère m'a confié la tâche de la faire parler.

Elle était prête à le faire, mais ne savait pas comment s'y prendre. Trop d'énigmes en suspens, de liens insaisissables, et les mots pour les dire se dérobaient. Un soir, ses parents sont sortis en nous laissant leur appartement. Quand elle s'est servi un fond de whisky pour se donner du courage, elle a ri de mon regard désapprobateur. « Je n'ai plus treize ans, tu n'as plus de comptes à rendre ! » Son rire sonnait forcé mais, l'espace d'un instant, il a ramené à la surface l'adolescente dont je m'occupais parfois après le collègue. Puis le vide l'a de nouveau engloutie.

On s'est installés, j'ai allumé mon dictaphone pour conserver une trace de l'échange et je l'ai laissée tout me raconter. Un par un, en tâtonnant, elle m'a livré ces fragments impossibles à ordonner.

Neve m'a d'abord parlé de Filip Hertz. Je n'ai jamais suivi de près l'actualité théâtrale. Tout ce que je connais du domaine, je l'ai découvert par elle. Mais Hertz, tout de même... Son nom dépasse le cercle strict des spécialistes. J'avais longtemps pensé qu'il y avait une forme de snobisme dans l'engouement tardif pour son œuvre en Occident. Un metteur en scène russe d'avant-garde qui revisite les classiques avec une esthétique tarabiscotée, quelle que soit la qualité de son œuvre, ça plaît toujours à certains cercles d'intellos.

Elle avait travaillé deux années consécutives sur des pièces que Hertz avait montées au théâtre de Vidy, à Lausanne, en tant que metteur en scène invité. C'était sur *Les Revenants* d'Ibsen qu'elle était devenue assistante pour la scénographie, après une première expérience dans les costumes. Elle y avait appris les bases du travail sur les jeux de lumière, les projections, la façon dont on pouvait les utiliser pour sculpter et transformer l'espace scénique. Hertz l'avait alors remarquée.

« Un monsieur très doux, très gentil, m'a-t-elle dit. Je ne connaissais que les photos un peu austères vues dans la presse ou ailleurs, mais il dégageait autre chose en face à face. Une impression de profonde bienveillance. Il était toujours très poli, très attentif aux autres, toujours prêt à écouter les suggestions. Même celles d'une petite assistante de vingt-trois ans à peine sortie de l'école. Cette façon qu'il avait de te regarder quand tu parlais, avec ses yeux très bleus sous ses sourcils épais... c'était grisant. Il te donnait l'impression d'être quelqu'un.

Il s'exprimait toujours d'une voix lente et précise, comme pour s'assurer de ne pas déformer les mots avec son accent slave. Il maîtrisait aussi bien l'anglais, le français, que l'espagnol, ou que sais-je encore... Il était très vieille Europe de ce point de vue. Il mettait un point d'honneur à s'adresser à chacun dans sa propre langue.

Ç'a été une expérience incroyable, Les Revenants. Tous mes rêves réalisés d'un coup. Pour ma première grande pièce, j'ai pu voir un maître à l'œuvre. Vivre de l'intérieur quelque chose de beau et de grand, voir les tâtonnements, les premières tentatives, et soudain quelque chose de sublime qui naît sous tes yeux. J'étais tellement fière le jour de la première. Tellement fière d'avoir été un des rouages de cette œuvre!»

J'accompagnais ses parents ce soir-là. Pour le novice en théâtre contemporain que j'étais, la modernité de la mise en scène avait été un choc. Je découvrais en quoi consistait concrètement le travail de Neve, dont les explications m'avaient toujours laissé dans le flou. Cette qualité de lumière froide, soulignant les lignes de la scène, le jeu d'échos entre les costumes gris des personnages, les lignes des meubles, les éléments de paysages suédois projetés sur le tour de la scène, construisant la maison aux parois de verre... Une création plastique, magnifique, au service du génie de Hertz : pouvoir incarner des états psychologiques, construire à l'aide de la scène, du texte et des acteurs un véritable espace mental dépassant les personnages que nous voyions s'agiter devant nous. La scène carrée, sculptée par les lumières, devenait une boîte, une boîte crânienne traversée d'un flux d'émotions. Hertz avait réussi à mettre en lumière une substance déjà présente dans la pièce, mais qui prenait sous nos yeux une épaisseur palpable, étouffante.

Fort de cette première expérience, Neve devait de nouveau travailler avec Filip Hertz l'année suivante, lors de sa seconde résidence au

théâtre de Vidy. Cette fois pour un spectacle adapté de Thomas Bernhard. Là encore, Hertz était venu accompagné de son épouse Agata.

« Tu l'as peut-être aperçue à l'avant-première des Revenants. Une femme toute en longueur, très élégante, beaucoup plus jeune que lui, avec de longs cheveux bruns. Toujours sanglée dans des robes de haute couture et des manteaux coûteux. Je n'ai jamais réussi à me faire à sa présence. Autant Filip était affable et accueillant, autant sa femme... Elle donnait toujours l'impression de rôder dans le champ, d'observer ce qui se passait, comme pour s'assurer de maintenir une barrière entre lui et le reste du monde. Je n'ai jamais réussi à décider si elle le plaçait sur un piédestal ou si elle se persuadait de tirer les ficelles. Je me sentais constamment surveillée en sa présence, c'était plus fort que moi. Le genre de femme très froide, très cérébrale, qui n'oublie jamais un mot de ce que tu lui dis et te le ressort dès qu'elle peut le retourner contre toi. »

En parlant avec Agata, Neve a commencé à comprendre, à entrevoir plutôt, ce qui apparaît avec le recul comme la première zone d'ombre. La réception de l'œuvre de Hertz dans son propre pays, et la perception du personnage lui-même n'ont rien à voir avec celles qu'on peut en avoir ici. Neve m'a montré quelques articles traduits du russe pour appuyer ses dires. Le discours était effectivement très différent. Très loin de cette déférence aveugle qu'affectionnent nos journaux européens. Plus provocateur, d'une certaine façon, comme si Hertz était un familier dont on observait les frasques d'un œil amusé. Mais d'un lyrisme extrême au sujet de son travail, notamment de la dimension politique qui nous échappe totalement. Comme si chacune de ses pièces livrait des clés permettant de décrypter le monde, et particulièrement la situation politique de Yirminadingrad. Sujet dont j'ignore presque tout et dont la complexité, je l'avoue, me fait baisser les bras quand j'ai tenté de me renseigner plus en détail.

« Agata parlait toujours de lui comme si elle voulait remettre les pendules à l'heure, ou dissiper un malentendu... m'expliquer qu'il n'était pas l'homme pour lequel tout le monde le prenait ici. En Occident, on occulte totalement cette dimension. Mais à Yirminadingrad, il s'est fait remarquer par sa capacité à inscrire des thématiques entre les lignes. À parler du monde de manière détournée, sans affronter les autorités en face. Mais à savoir en même temps faire surgir les choses, être compris tout en restant dans un registre métaphorique. Une phrase revenait tout

le temps quand elle parlait de lui : « Filip, c'est un prophète. » Elle me disait ça d'un air entendu, comme si elle était la seule ici à en prendre vraiment la mesure. »

Est-ce une des clés expliquant la fascination croissante de Neve pour Hertz et son travail ? Difficile de ne pas se laisser éblouir par un tel personnage. Surtout quand on a vingt-trois ans et qu'on travaille pour la première fois avec un artiste de cette envergure. Les propos d'Agata lui ajoutaient une dimension nouvelle, quasi légendaire, celle d'un activiste politique luttant à sa façon contre le pouvoir en place dans un lieu dont les règles nous échappent.

Personne n'a bien compris son empressement à tout lâcher pour le rejoindre à Yirminadingrad. C'est après le spectacle adapté de Thomas Bernhard que Hertz l'a recontactée par mail pour lui proposer une nouvelle collaboration. Il montait une pièce française dans son propre théâtre et souhaitait retravailler avec elle. Le délai était urgent, il fallait une réponse immédiate ; trois jours plus tard, Neve prenait l'avion. Ses parents se demandaient, comme moi, si elle ne cherchait pas à fuir quelque chose. L'occasion était belle, mais de là à partir sur un coup de tête... S'il y avait réellement une part de fuite, Neve n'en a jamais rien dit. Ni sur le moment ni lors de cette soirée où elle m'a confié son histoire dans le salon de ses parents.

Sa mère a tenté de l'en décourager. Elle s'est renseignée sur Yirminadingrad, dont elle ne savait rien ou presque, et elle n'a pas aimé ce qu'elle a compris. Une ville à la situation plus qu'instable, dont les nouvelles ne parvenaient chez nous que de manière fragmentaire, et où elle n'était pas ravie de savoir sa fille seule, même sous la protection de Hertz et de son équipe. Neve elle-même n'a pas pris cette peine. Elle a simplement lu la pièce – *L'Arbre de vie* d'Antoine Galland – avant de donner son accord, entamé la procédure accélérée de demande de visa (qui s'est révélé étonnamment facile à obtenir), puis elle a sauté dans l'avion.

Neve vient d'une famille qui ne tient pas en place, elle a vu New York et la Thaïlande dès l'âge de deux ans, bourlingué sac au dos dès sa majorité, bref, ce n'est pas la personne la plus naïve en matière de voyages, mais Yirminadingrad l'a atteinte comme aucune autre ville ne l'avait fait, bien avant les événements des Passerelles.

Je ne peux que projeter mes propres impressions, mais malgré toutes mes recherches, Yirminadingrad me reste opaque. Une ville sans doute trop occupée à ne pas exploser pour se tourner vers le reste du monde, à moins qu'elle soit fondamentalement différente, incapable d'être saisie par notre regard occidental...

Une bonne partie des articles que j'ai pu lire, rédigés par des étrangers à la ville, alignaient les clichés et les approximations ; l'autre moitié, plus pertinente *a priori*, m'était totalement hermétique. Aucun ne parvenait à m'expliquer Yirminadingrad ni l'expérience qu'a pu en faire Neve.

« À l'aéroport, je me suis perdue en cherchant mes bagages. J'ai déjà connu ça, je ne paniquais pas spécialement, tu finis toujours par trouver quelqu'un pour te renseigner. Mais les panneaux n'étaient écrits qu'en cyrillique, pour commencer. Il y avait des espaces vides à côté, comme si l'on avait retiré les panneaux en anglais destinés aux étrangers. Et surtout, je n'ai trouvé personne qui veuille bien parler anglais. Les quelques personnes que j'ai abordées m'ont toisée comme si je leur parlais un obscur dialecte chinois.

J'ai fini par retrouver mon chemin toute seule. Agata Hertz m'attendait à la sortie, l'air un peu agacé. Elle m'a bien fait sentir qu'elle avait poireauté une demi-heure.

Je n'ai pas vu grand-chose de la ville dans un premier temps. Agata m'a fait monter dans un taxi, m'a conduite de l'aéroport à la pension où j'ai logé les premiers jours, et de là, le lendemain, je suis allée directement au théâtre.

Mais, le premier soir, je n'ai pas osé sortir de ma chambre. Le quartier des Passerelles était plutôt clean, ce n'était pas ça qui m'inquiétait, et puis j'ai connu mon lot de villes déglinguées. L'incident de l'aéroport m'avait secouée un peu plus qu'il n'aurait dû. Je crois que c'est là que j'ai pris conscience d'avoir foncé sans vraiment réfléchir. Sans même prendre la peine de me renseigner sur la ville, comme si je n'avais rien voulu savoir.

J'ai reçu dans la soirée un mail affolé de ma mère qui avait poursuivi ses recherches et me faisait promettre de m'éloigner le moins possible du théâtre. Elle avait entendu parler d'attentats récents dans la ville, j'ai suivi les liens qu'elle m'indiquait, j'ai lu des articles sur des blogs dont je n'avais jamais entendu parler jusque-là. À les croire, j'avais mis les pieds dans un nid de vipères. Les attentats étaient attribués aux Yirmizènes, une ethn

ou un clan mafieux, impossible de dire. Le gouvernement les disait soutenus en sous-main par la Turquie et par des ONG américaines ; les Yirmizènes eux-mêmes se présentant comme une minorité opprimée par une majorité adinienne. Dezmet, lui, était yirmizène, sa famille en ville depuis dix générations, il haussait les épaules quand je lui parlais des attentats...

Mais je ne connaissais pas encore Dezmet, et ce soir là, toute seule dans ma chambre, j'ai repensé à ce que m'avait dit Agata au sujet de Filip et de son œuvre. Cette façon qu'elle avait de dire « Filip, c'est un prophète ». Le récit des attentats me rappelait une de ses créations : Enfer périphérique. J'avais lu la pièce il y a quelques années sans bien comprendre. Faute de pouvoir la relire, j'ai parcouru la pièce d'Antoine Galland en cherchant ce qu'il avait pu lire entre les lignes, ou ce qu'il comptait y insuffler. »

Antoine Galland : un auteur de la deuxième moitié du XX^e siècle, inconnu sinon d'un petit cercle d'amateurs un peu snobs. Il a travaillé quelques années comme attaché d'ambassade à Yirminadingrad juste après la Seconde Guerre mondiale. Le peu de documents en français dont on dispose sur la ville viennent de lui. Le choix de *L'Arbre de vie* m'a surpris au départ. Sur le papier, ça semblait une pièce assez inoffensive, une pastorale bucolique à la thématique pas forcément passionnante : une sorte de *Roméo et Juliette* situé dans un terrain mythique évoquant l'Arcadie des Grecs, où les amants, Cyril et Djamilia, étaient issus de clans de bergers rivaux. Mais un site consacré à l'œuvre de Galland m'en a fourni la clé. La forme très normée et conventionnelle dissimule un récit très politique évoquant le déchirement ethnique originel de Yirminadingrad. L'arbre du titre évoque aussi bien celui du jardin d'Eden dont le fruit rend immortel que l'Arbre de Vie de la mystique juive ; mais au-delà, il se réfère aussi à un certain « arbre fendu » qui occuperait une place centrale dans la mythologie de Yirminadingrad.

Le lendemain matin, Neve s'est rendue très tôt au théâtre. Un bâtiment vieillot, qui évoquait plutôt l'entrée d'un cinéma de quartier aux affiches défraîchies que celle d'un théâtre de cette stature. Il s'appelait officiellement « Théâtre Willem Hopka », du nom d'un comédien local surtout connu pour s'être suicidé sur les planches un soir de première, mais on le désignait par habitude comme « théâtre des Passerelles » en référence au quartier qui l'abritait.

Agata s'est chargée de lui faire visiter les lieux, de lui montrer la scène, la régie, les loges et le reste. Mais quelque chose clochait. « *J'étais impatiente de revoir Filip. J'attendais tellement ce premier jour au théâtre et ce moment où on allait s'installer pour qu'il m'explique la pièce, la vision qu'il en avait, le travail qu'il allait me demander. Mais quand je suis arrivée aux Passerelles, il ne m'attendait pas. Agata m'a guidée dans le théâtre, multipliant les instructions et les interdictions. J'ai croisé des gens, des techniciens, des acteurs, personne ne me prêtait attention, Agata ne nous présentait pas comme si ça n'avait aucune importance et Filip n'était nulle part. Elle m'a larguée auprès d'un grand buffet, couvert de pain et de fruits, il était midi, j'étais seule, personne ne venait, j'avais faim. Je me suis servie en ayant l'impression de commettre un impair, et j'ai enfin aperçu Filip, passant vers les coulisses. J'ai planté mon sandwich et je lui ai couru après...*

Il était accompagné de Vremeny, que j'apprendrais à connaître plus tard : un type intimidant, grand et sec, avec une barbe rase et des yeux de doberman. Il contrastait tellement avec Filip, son sourire chaleureux et ses manières polies. Le type est resté en retrait, mais n'a pas fait mine de s'en aller. Il attendait que Filip en finisse avec moi, que je dégage...

Filip lui-même, je l'ai senti pressé. Souriant, accueillant, mais il n'avait que deux minutes à m'accorder. Il m'a dit qu'il m'expliquerait tout très vite, et qu'il fallait que je m'adresse à un certain Dezmet. Qui? Dezmet, tu le trouveras... Et juste avant de repartir en compagnie de Vremeny, Filip m'a donné une seule consigne : regarder le Stalker de Tarkovski. J'ai fait de mon mieux pour ne pas lui montrer ma déception. Il m'impressionnait tellement. Il avait ce don de faire ressurgir en moi la petite fille qui guettait l'approbation des parents ou des profs.

Après son départ, Agata est réapparue et a semblé surprise de ne pas me voir en train de travailler. Nous n'avions pas de temps à perdre : il ne restait que six semaines avant la première. Je suis tombée des nues en l'apprenant. Filip n'avait pas parlé des délais dans ses mails. Pour un spectacle de cette ampleur, c'était effroyablement court. Est-ce qu'elle pouvait me dire où se trouvait Dezmet? Elle a haussé les épaules et m'a désigné la cour arrière du théâtre, où s'entassaient des pièces de bois et des rouleaux de tissu mal protégés de la pluie par des bâches en plastique. Elle m'a laissée seule, une fois de plus, et je me suis retrouvée complètement paumée.

Les lieux, je m'y repérais à peu près. Mais les gens... Je vivais la scène de l'aéroport une deuxième fois : pas moyen de trouver quelqu'un qui parle anglais et puisse m'indiquer ce Dezmet. Personne ne faisait mine de reconnaître son nom. Je me sentais intruse.

En attendant qu'il se passe quelque chose, qu'on daigne m'expliquer ce que je faisais là et ce qu'on voulait de moi, je me suis accrochée à la seule consigne donnée par Filip. Le soir même, j'ai téléchargé Stalker. Et je me suis endormie devant. Dans une salle de cinéma, j'imagine que ça doit produire un certain effet hypnotique. Mais sur mon petit écran, ça ne ressemblait plus à grand-chose. Je regardais un projet de film, une idée de film, j'en percevais les intentions, mais de manière très froide, détachée, comme à travers une vitre. J'étais dans une ville inconnue, embarquée dans un projet dont personne ne voulait me parler, et je regardais dans de mauvaises conditions un film dont je ne comprenais rien. Je l'ai recommencé quatre fois cette semaine-là. Je me suis endormie chaque fois.»

Le premier véritable incident a eu lieu au bout d'une semaine. Entre-temps, Neve semble avoir réussi à trouver du matériel et de quoi s'occuper, et elle avait déménagé de sa pension pour s'installer dans le théâtre lui-même – s'il y avait une raison particulière, elle ne m'en a pas parlé. Elle croisait Hartz de temps en temps, de loin, sans jamais réussir à lui parler vraiment. Pour quelqu'un censé monter une pièce dans un délai aussi invraisemblable, il ne semblait jamais réellement travailler. Il traînait beaucoup en compagnie de Vremeny, le « grand type sec aux yeux de doberman ». Elle devait apprendre plus tard que c'était une sorte de flic, un agent du « Département de la Sécurité intérieure ». Les premiers jours, Neve voyait les techniciens travailler, les acteurs effectuer sur scène des exercices de groupe, Agata briefer tout ce beau monde, mais Hartz ne semblait jamais s'y impliquer vraiment.

Pendant son temps libre, Neve sortait parfois visiter la ville, sans trop s'éloigner du quartier des Passerelles. Soit parce que le travail en attente la préoccupait, soit, plus probablement, parce que les mises en garde de sa mère la stressaient. Elle ignorait que sa mère, qui savait que nous correspondions par mail, me pressait à tout bout de champ de la convaincre de rentrer en Suisse, et que je faisais la sourde oreille.

« J'étais là depuis six jours quand j'ai vu Moira Makarenko pour la première fois. Je rentrais au théâtre après une balade et j'ai vu quelque chose que j'aurais cru sorti tout droit d'un film américain. Une limousine blindée, un de ces grands machins noirs aux vitres teintées, en train de s'engager dans la rue du théâtre. Les rues du quartier des Passerelles sont très étroites, ça rendait le spectacle encore plus frappant. Un monstre se faufilant dans un labyrinthe... »

La limousine s'est arrêtée devant le théâtre. Quand j'ai voulu rentrer, un type m'a interdit l'accès. Grand, pas très commode, avec une veste et un pistolet. J'ai pensé que c'était un flic, ou un garde du corps, quelque chose comme ça. J'ai tenté d'expliquer que je travaillais là, mais il n'a rien voulu savoir. Il a fait semblant de ne pas comprendre l'anglais, il me jouait la comédie, ça me rendait folle.

Et pendant que je me débattais avec ce type, j'ai vu une femme que je ne connaissais pas sortir du théâtre. Âgée, grande et maigre, avec une longue natte et un rouge à lèvres criard. Elle a descendu les marches sans nous prêter attention, puis elle est montée dans la limousine.

Agata se tenait dans l'entrée et je lui ai demandé qui était notre visiteuse. Elle a consenti à me dire que Moira Makarenko était une personne très importante, très influente. Une ancienne ministre ou je ne sais quoi, passée dans l'opposition, une personne capable de fédérer les gens autour d'elle, ce sont ses mots. »

Makarenko est assez connue à l'Ouest. J'ai fait quelques recherches sur elle. Une de ces affreuses créatures issues du post-soviétisme, qui avait fait fortune sur la vente de biens d'État, et que le gouvernement accusait de nombreuses turpitudes. Comme pour tout ce qui touche à la politique de Yirminadingrad, la perception qu'on peut en avoir vu d'ici est au mieux imprécise, au pire totalement faussée. On classerait sans doute son discours comme plutôt nationaliste, plutôt à droite, bien qu'elle joue également sur une certaine nostalgie du communisme. *« À ce moment-là, j'ai compris que j'avais mis les pieds dans quelque chose qui me dépassait. »*

Peu de temps après, elle est enfin parvenue à voir quelque chose de la pièce. À ce stade, elle n'avait toujours pas pu s'entretenir avec Hertz ni découvrir précisément ce qu'on attendait d'elle. Elle avait réussi à regarder *Stalker* en entier (ce qui, connaissant son peu de goût pour la

lenteur au cinéma, avait dû lui demander une certaine abnégation), lu et relu *L'Arbre de vie*, vu la scène du théâtre et commencé à réfléchir à la façon dont elle pouvait utiliser l'espace et le matériel à sa disposition. Elle avait également vu la troupe répéter à plusieurs reprises, avec et sans Hortz. Évidemment, ils ne jouaient pas en français, ça aurait été trop beau, mais en russe, le texte avait été traduit par Hortz.

« Filip dirige ce théâtre depuis plus de dix ans. Je m'attendais à ce qu'il ait sa propre troupe, des comédiens expérimentés, ça semblait la moindre des choses pour un maître comme lui. J'ai appris plus tard que ça avait été le cas. Mais les acteurs de L'Arbre de vie... Ils étaient si jeunes, ils avaient tous mon âge ou quasiment. En toute franchise, je me suis demandé d'où il les avait sortis. Il y avait un effet de « bande » très fort entre eux, ils traînaient toujours ensemble, ils ne se mélangeaient pas aux autres. Et ils dégageaient une impression de violence. Comme si eux-mêmes avaient connu une violence extrême en grandissant, qu'ils l'avaient intériorisée et qu'ils la renvoyaient maintenant à la face du monde. Et puis je crois qu'ils étaient camés, j'en suis certaine pour au moins trois d'entre eux. Ils avaient cette maigreur extrême, tu sais, et j'ai aperçu des marques de piqûres sur leurs bras.

J'étais choquée par leur façon de se comporter avec Filip. On aurait dit une classe agitée qui se ligue contre l'autorité d'un prof. Ils lui tenaient tête, ils fumaient dans le théâtre... À plusieurs reprises, j'en ai vu se présenter aux répétitions ivres ou défonceés ou que sais-je encore... Ils testaient ses limites. Ils ne comprenaient pas qui ils avaient en face et ça me rendait dingue. Ou bien ils s'en moquaient, et c'était peut-être encore pire.

J'ai quand même essayé de sympathiser avec eux, puisqu'on devait travailler ensemble. Ça ne s'est pas fait sans mal. En ma présence, ils prenaient grand soin de ne jamais parler anglais. Il n'y a qu'une des filles avec qui j'ai vraiment réussi à briser la glace. C'est elle qui est venue vers moi. Ça aussi, ça a été... Enfin, pour dire les choses clairement, elle m'a fait des avances, très franches. J'ai bien posé la distance et lui ai fait comprendre que... Ça n'a pas paru la gêner. Elle s'appelait Assiat. Jolie, cheveux courts, avec des piercings, toujours en débardeur, en jean déchiré – j'avais du mal à l'imaginer dans les robes virginales de Djamila, mais c'était elle qui tenait le rôle. Le genre de fille brutale qui aime se fondre dans les groupes de mecs, jurer plus fort et cracher plus loin qu'eux, et qui a toujours une pique ou une vacherie aux lèvres. Mais pour peu que tu saches comment lui répondre, elle finit par baisser sa garde. »

Ce rapprochement aurait pu lui donner l'impression de trouver sa place dans le théâtre et dans l'équipe, si le silence prolongé de Hortz n'avait eu raison de sa patience. De ce que je connais d'elle, Neve a toujours aimé que les choses soient claires, et rien ne la hérisse autant que le flou et les sous-entendus. Quelques jours après l'incident de la limousine, elle a craqué.

Un moment rare : Hortz répétait avec les acteurs. Neve est montée sur scène et a exigé de lui parler sans plus attendre. Elle s'est mise en colère, a dit qu'elle n'en pouvait plus, qu'elle n'y comprenait rien, qu'elle ne savait même plus ce qu'elle faisait là ni pourquoi elle avait accepté. *« Filip, je ne peux rien faire. Je repars ! Là, son expression a changé d'un coup. Il a repris cette expression très douce que je lui connaissais à Vidy. Comme s'il me voyait ou me reconnaissait pour la première fois depuis mon arrivée. Et là, enfin, il s'est excusé. Il est repassé au français, avec son accent slave et sa diction précieuse, et il m'a dit : « Oh, ma très chère, je suis désolé, je n'ai pas prêté assez attention à toi. » Mais il n'a pas cherché à se justifier. Il s'est tourné vers la scène où les acteurs attendaient, il m'a fait signe de venir me placer près de lui, et il m'a dit : « Je vais te raconter. »*

Et là, sur la scène, devant la troupe, il a tout mis à plat. Il m'a expliqué la pièce dans ses moindres détails. Les nœuds de l'intrigue, la relation entre Cyril et Djamilia, les autres personnages, les dieux, les bergers, le cheval. Comme s'il plaçait des pièces sur un échiquier, une par une. Il m'a expliqué comment l'arbre était fendu, sur un plan physique autant que métaphorique, et le sens qu'il donnait aux retrouvailles, à la fuite et au retour des amants...

Pendant qu'il parlait, je me suis aperçue que les autres étaient tournés vers nous, les acteurs de la troupe. Pas avec l'air de défi que je leur connaissais, mais une expression très concentrée. Ils gardaient un silence irréel, recueilli. Pas de ricanements d'élèves rebelles, rien que leur attention entière et pleine. Étaient-ce les mêmes ? Les avait-on transformés ? Ils étaient beaux, alors, et même si je ne l'ai pas remarqué, je suis sûre maintenant que Tchinguiz se tenait au milieu d'eux.

Filip m'a expliqué comment il voyait le décor. La plaine, les arbres... Là, tout autour de nous, se trouvait une clairière. Nous étions en pleine nature, mais la ville était toute proche, on la sentait vibrer, transparaître à travers ce paysage édenique. Puis il m'a demandé si j'avais regardé Stalker.

Et il m'a dit... J'entends encore sa voix, j'essaie de te redonner ses mots, mais ils s'échappent: « De Stalker, je veux cette lumière de rouille, cette vibration ouvrière, l'eau qui ruisselle, le vent dans les feuilles et les pièces de béton vide. » Filip parlait et il ne se trouvait plus dans le théâtre, mais ailleurs, au cœur du paysage qu'il me décrivait, sous cette lumière de rouille. Il m'a dit: « Il faut que ce soit comme le tremblement d'un cauchemar. À la limite de la conscience. »

Il sculptait l'espace de ses mains, ses gestes étaient précis et en même temps très lents, fluides, presque hypnotiques. Et d'un coup, j'ai compris. D'un coup, je les ai vus. L'arbre fendu, baigné dans la lumière de rouille. Le tremblement sur la clairière. J'ai vu les personnages, les dieux, le cheval des amants, j'ai vu se dérouler l'intrigue sous mes yeux, au rythme de ses mains, comme une pelote qu'il déroulait à gestes lents. Un moment intense, incroyable, plus fort encore que la première des Revenants. La pièce, les amants, la lumière, je les tenais entre mes doigts, je les ressentais contre ma peau. L'Arbre de vie, une lumière, une chaleur... Tout ça était si précis et si pur à la fois. Et je me suis rappelé... j'avais oublié à quel point Filip était grand. J'avais oublié quel artiste il était.

Je suis rentrée chez moi avec cette impression d'extase qui s'attachait, comme une chaleur diffuse dans mon ventre. Je portais l'univers de la pièce en moi. Les images et les sensations ont duré jusqu'au soir. Le lendemain, elles ont commencé à s'estomper. Et j'avais été si sûre de moi, la veille, tellement persuadée que tout ça resterait gravé, que je n'avais pas pris la peine de noter quoi que ce soit. Il ne m'en restait plus que des impressions.

J'ai dû travailler à partir de ça, de ces impressions. Je me suis dépêchée de transcrire tout ce dont je me souvenais. Une chose curieuse... j'étais incapable de me rappeler en quelle langue il avait décrit la pièce. Je me souvenais de ce qu'il m'avait dit, ce qu'il m'avait fait sentir, mais le reste s'échappait. Je cherche encore ses mots exacts, je les retrouve parfois en français, parfois en anglais, mais rien de tout ça ne me semble juste. Sur le moment, il m'avait semblé que les autres aussi buvaient ses paroles – mais certains ne comprenaient même pas l'anglais. Aucune langue ne permettait de s'adresser à nous tous à la fois.

Pourtant, nous l'avions écouté.

Alors j'ai noté tout ce que j'ai pu. Et ce que je ne me rappelais pas, je l'ai inventé.»

Enfin armée d'éléments plus concrets, Neve a pu se mettre au travail. Elle avait, entre temps, rencontré ce mystérieux Dezmet auquel Hertz lui avait demandé de s'adresser le premier jour. Il était menuisier, chargé de construire le décor. La scène du théâtre des Passerelles était une scène carrée, profonde, mais qui laissait peu de place en coulisse pour stocker les décors. Il fallait donc les construire à même la scène et les y laisser en permanence.

Lorsqu'elle l'a rencontré, Dezmet était sur la scène, en train de fabriquer des éléments du décor. Les arbres étaient terminés et il s'attaquait au cheval qui symbolise, dans la pièce, l'échappatoire des amants. *« Les arbres étaient étranges. Ça ne ressemblait pas à des arbres, mais tu comprenais tout de suite que c'en était. Il y avait un tel pouvoir de suggestion dans ces formes qui les faisait paraître entières et vivantes à partir de deux fois rien. Même de loin, les arbres semblaient d'une densité incroyable qui donnait envie de les saisir à pleines paumes et de caresser le grain du bois. En les voyant accrocher la lumière, j'ai su que je pourrais en tirer des effets stupéfiants. Dezmet avait ménagé de nombreux méplats sur lesquels je pouvais projeter des textures, des circulations de couleurs, les pulsions organiques que j'imaginai pour rendre le rêve de Filip. »*

Je me suis approchée de Dezmet, j'ai vu la carcasse du cheval qu'il était en train de construire et j'ai eu un mouvement de recul. Je ne savais pas très bien pourquoi, mais de la même façon que les arbres projetaient quelque chose de puissant alors qu'ils ne ressemblaient à rien de concret, le cheval dégageait quelque chose de perturbant. Ce n'était qu'une charpente pour l'instant, mais elle m'a fait penser au cheval de Troie. L'image d'un cheval de bois creux à l'intérieur duquel cacher des secrets. »

Neve s'est approchée pour lui dire, en substance: « C'est toi Dezmet? On doit bosser ensemble. » Il a acquiescé sans broncher. Apparemment, les choses fonctionnaient souvent comme ça aux Passerelles. Il ne restait que deux ou trois semaines avant la première, un délai trop bref, mais Neve a trimé comme une folle pour rattraper le retard.

Malgré tout, elle ne l'a pas vécu comme une contrariété, une source de stress ou d'angoisse, elle qui aime le travail propre et carré. Au contraire, pour la première fois depuis son arrivée à Yirminadingrad, elle a été heureuse. Le travail avançait, elle trouvait ses marques dans le théâtre et dans l'équipe et, surtout, elle se liait avec Dezmet.

« Les choses étaient tellement simples avec lui. J'avais beau m'être un peu rapprochée des autres, et d'Assiat en particulier, il y avait toujours un fond de jalousie ou de tension dans les relations. Il fallait constamment faire ses preuves. Je continuais à ressentir une forme d'hostilité de la part de la ville comme des gens. Les acteurs de la troupe qui prenaient soin de t'exclure de leur groupe même lorsqu'ils te payaient une bière. Agata qui rôdait toujours dans les coins, qui t'adressait de grands sourires tout en te disséquant du regard. Filip rarement disposé à parler. Dezmet, au contraire, était quelqu'un de facile à vivre. Quelqu'un qui savait tout de suite te mettre à l'aise avec son visage rieur et son air de flotter au milieu de tout ce chaos comme si rien de cette violence rentrée ne l'affectait. Il riait tout le temps, il prenait vraiment plaisir à son travail. Il était si fier de ces arbres et de ce cheval. »

La nature exacte de leur relation reste du domaine de sa pudeur. Lors de ces quelques semaines de printemps, il lui a fait visiter la ville, les Passerelles, le port, le mont des Algues. Et pour la première fois, elle a vu en Yirminadingrad quelque chose de très doux, d'accueillant même, qui contredisait l'hostilité perçue jusque-là.

Pendant ce temps, le travail prenait une direction nouvelle. Il n'avait pas été simple de jongler entre les instructions contradictoires données par Hertz, mais ce genre de défi la grise depuis toujours ; même petite, quand elle entreprenait un collage ou un travail manuel un peu complexe, elle ne lâchait jamais prise. Comment concilier cette ambiance post-indus inspirée de *Stalker*, sa « lumière de rouille » et sa « vibration ouvrière », avec cette bucolique façon Virgile ? Et pourtant, ils y sont arrivés. Ils ont fait trembler les feuilles. Ils ont créé des illusions d'optique, de fausses perspectives, des échappées vers un ailleurs immense. Tout ça respirait, de l'air circulait. Cette fois, enfin, Neve était fière du travail accompli.

Alors même qu'elle se rapprochait de Dezmet, elle discutait souvent avec Assiat. Laquelle lui a raconté des horreurs. Comme quoi Agata était membre d'une sorte de parti fasciste, qu'elle était une groupie de Makarenko. Ces déclarations ont eu une résonance assez forte chez Neve, d'une manière que je ne m'explique pas très bien. Si la situation s'arrangeait, si elle passait réellement de si beaux moments à travailler avec Dezmet et à voir la pièce prendre forme, qu'est-ce

qui a pu, dans ce contexte, la marquer assez pour qu'elle prête foi à ces confidences, pour qu'elle en vienne à remettre en question son environnement ?

J'avais perçu, sans lui donner un nom, cette dichotomie dans ses mails de l'époque. À l'image des ambiances contradictoires qu'elle évoquait en parlant de son travail : la lumière de rouille sur la clairière paisible ; la douceur du printemps sur un tableau chaotique.

« Il est arrivé un moment où je ne comprenais plus rien aux relations entre tous ces gens. Qui était ami avec qui, qui était proche de qui. J'en suis venue à me demander, notamment, s'il ne se passait pas quelque chose entre Filip et Assiat. Il était plus direct dans sa façon de la diriger – plus tactile. Avec les autres, il gardait ses distances. Mais Assiat, quand il lui expliquait comment se placer, comment bouger, j'avais l'impression qu'il la touchait constamment. Et qu'elle se laissait faire.

Je me souviens de cette certitude qui m'a prise... Certains jours, les gens et les lieux me devenaient tellement étrangers que je me persuadais que tout ça était faux. Que tout était une comédie, une pièce autour de la pièce. Qu'Agata n'était pas la femme de Filip, en réalité, mais une sorte de commissaire politique. Tout se transformait autour de moi, comme si on modifiait les décors et les rôles pendant mon sommeil. La pièce évoluait, prenait forme, la vision que j'en avais changeait aussi. Seul Dezmet restait immuable. Il était ma seule ancre dans cet environnement mouvant. M'absorber dans le travail avec lui m'aidait à garder un semblant de prise.

Et puis une nuit, j'ai vu quelque chose de très beau, de très doux. Quelque chose d'incroyable. Le travail était censé être terminé, mais je suis allée vers la scène. Ils étaient tous là : Filip, Assiat, les autres... et puis Tchinguiz. Je me suis demandé comment j'avais pu ne pas le remarquer. Tchinguiz incarnait Cyril dans la pièce. Il avait un visage de Mongol, d'une beauté stupéfiante. Il dégageait une lumière, une impression de sérénité... Je n'avais jamais rien vu de pareil. J'en ai eu le souffle coupé. Comment avais-je pu ne jamais lui prêter attention pendant tout ce temps ?

Tchinguiz jouait, et Filip dirigeait, et Assiat avait changé. Elle avait toujours ses piercings et son vieux jean, c'était toujours la même, mais j'ai su qu'elle était réellement devenue la vierge Djamilia, qu'une transformation était à l'œuvre. Alors je me suis mise à travailler sur les lumières, je sortais des scripts, j'utilisais le mélangeur, en direct, je transformais la scène moi aussi, le décor, j'arrivais à extraire de tout ça la pureté que

Filip recherchait, l'innocence. Tout allait vite et bien, tout était parfait, à sa place. Comme si tout, depuis le début, le chaos, les tâtonnements, les hésitations, tout tendait vers cet instant. Nous avons terminé, le travail était accompli.»

L'avant-veille du spectacle, Neve est sortie se promener dans la ville en compagnie de « son ami ». Parlait-elle de Dezmet ou de Tchinguiz ? Le nom du Mongol était revenu dans plusieurs mails à l'époque, de manière un peu obsessionnelle. Elle m'évoquait une collégienne qui fantasme sur un garçon et ne sait plus très bien distinguer rêve et réalité. Elle ne paraissait pas se rendre compte de la gêne que pouvaient susciter ses confidences, ce qui m'étonnait beaucoup de sa part. Était-ce l'effet de la distance qui lève parfois certaines inhibitions ? Toujours est-il qu'elle m'attribuait un rôle qui n'était pas le mien. Je m'abstenais de répondre lorsqu'elle abordait le sujet, mais elle continuait malgré tout.

Au retour de cette promenade avec son ami, Neve s'est vue de nouveau interdire l'accès au théâtre. Tout le quartier était bouclé par la police. Mais cette fois, Vremenyr l'a reconnue. *« Il a dit : « Non non, eux, ils en sont, laissez-les passer. » Alors on nous a laissés entrer. Quand j'ai demandé des explications, on m'a fait une réponse un peu floue. Comme quoi Agata disait que des choses avaient fuité concernant la mise en scène. Que la pièce était considérée comme antipatriotique... Bref, le spectacle avait déplu à des gens et on avait renforcé la sécurité. Filip et son théâtre étaient une sorte de monument national, qu'il fallait absolument protéger. Le théâtre a été transformé en quartier de haute sécurité. Plus personne ne pouvait entrer ou sortir jusqu'à la première, la police fouillait tout et tout le monde, c'était vraiment la parano complète. »*

C'est dans cette ambiance tendue qu'ont eu lieu le filage puis la générale. Tout se passait très bien. Dezmet avait terminé de construire le décor sur la scène : les arbres, mais aussi le cheval.

« J'ai eu un mouvement de recul en le découvrant. Il était tellement massif... Il m'a rappelé celui qui m'avait terrorisée quand j'étais petite, lors d'une visite à la ferme, le premier cheval que j'aie jamais vu. Tout est remonté, l'espace d'une seconde, la trouille bleue que m'avait inspirée cette bête immense qui pouvait me piétiner avec ses sabots énormes ou m'arracher les doigts avec ses grandes dents carrées.

Quand je me suis forcée à l'approcher, tout ça s'est dissipé. Vu sous un autre angle, il devenait une présence protectrice veillant sur la scène. Une statue animiste, divine, Dezmet en était très fier. Une grande silhouette noire qui se détachait au fond de la scène. Mais malgré tout, malgré la finesse du travail... quelque chose me dérangeait sans que j'arrive à l'expliquer. Tout comme ces arbres qui créaient l'illusion alors que ce n'étaient pas des arbres, la silhouette du cheval suggérait bien plus que ce qu'il était censé représenter. »

Neve n'était pas la seule à percevoir que quelque chose n'allait pas. En plein milieu de la générale, Assiat a craqué. Elle s'est mise à pleurer – Assiat avec ses manières brutales et ses piques vachardes, vraiment pas le genre de fille qu'on imaginait fondre en larmes. *« Elle répétait « Je n'en peux plus, je ne vais pas y arriver. » Elle s'est laissée tomber à genoux sur la scène et elle a pleuré. Alors Filip est monté sur scène. Il lui a pris les mains, très doucement, avec cette bienveillance qu'il avait parfois, qu'il avait eue envers moi aussi quand j'avais failli tout lâcher. Il a essuyé ses larmes, il l'a fait relever et il lui a dit : « Tu as très bien travaillé, petit ange, tu n'as rien à te reprocher. » Petit ange... quand on sait ce qui s'est passé ensuite... qu'aurait-elle eu à se reprocher ? Et encore une fois, en quelle langue Filip avait-il parlé ?*

Et de nouveau, j'ai éprouvé l'impression que tout ça était factice. Que je regardais se dérouler une pièce. Comme dans la commedia dell'arte, où les acteurs sont sur scène quand leurs personnages n'y sont pas et qu'ils commentent l'intrigue. Ça sonnait faux. Ce moment-là aussi faisait partie du spectacle et Filip en était un acteur comme les autres. »

Puis la première est enfin arrivée. Malgré les délais invraisemblables, tout était prêt. Neve angoissait terriblement à l'approche de cette soirée. La pression était énorme. Comme le théâtre n'était pas très grand, de nombreuses représentations étaient programmées. Les premières séances s'étaient retrouvées complètes en quelques heures. Neve avait senti le trac monter, ce soir-là, en voyant la foule qui se pressait au foyer. Hommes et femmes des milieux de la politique et du business, militaires, religieux, et des grappes de jeunes gens trop élégants, déjà ivres.

Puis le rideau s'était levé. Et Neve, dans la salle des lumières, avait senti la nervosité se muer en une sorte de calme affûté : les sens aux

aguets, dopés à l'adrénaline, les réflexes qui reprennent le dessus, et une forme de fatalité, derrière tout ça, de se savoir dans l'instant, au cœur des choses, sans possibilité de faire marche arrière. Le moment où la peur devient un frisson et où l'on se rappelle avoir déjà traversé ça, et y avoir survécu chaque fois.

Tout ça n'a pas duré longtemps. La pièce avait commencé depuis moins de dix minutes quand Vremenyr a fait irruption dans la régie.

« Il s'est planté devant moi et il m'a dit : « Tu viens », d'une voix intimidante. « Tu viens, maintenant. » J'ai paniqué. C'était le pire moment pour m'interrompre. D'un côté, une grande partie de mon travail sur les lumières était automatisé, tout était séquencé sur les machines. Mais si je m'absentais et que quelque chose allait de travers ? Si un décalage survenait et que je n'étais pas là pour rattraper le tir ?

Seulement Vremenyr avait ses yeux de chien de garde prêt à mordre. Il m'effrayait déjà en temps ordinaire, mais cette fois-là... Je n'ai pas osé me battre, je l'ai suivi.

Agata se trouvait dans le hall. Je l'ai appelée pour lui demander de l'aide. Je l'ai suppliée d'intervenir, d'expliquer à Vremenyr que je lui parlerais plus tard, quand la pièce serait terminée. Mais elle ne m'a pas répondu. Elle m'a toisée comme si elle ne me connaissait pas. Comme si je n'étais personne. Puis elle s'est détournée pour rentrer dans la salle. Vremenyr avait resserré la main sur mon poignet ; il a tiré brutalement pour que je me remette en marche.

Il m'a conduite dans le petit bureau derrière la billetterie. Il a verrouillé derrière nous, m'a fait asseoir et s'est mis à me poser des questions. Il les enchaînait sans me laisser souffler, pour me déstabiliser. Et c'étaient des questions affreuses, terriblement intimes. Quand je refusais de répondre, il insistait, il se penchait avec les paumes à plat sur le bureau pour me regarder droit dans les yeux et il répétait exactement les mêmes mots. Il me terrifiait. Personne ne me viendrait en aide, tout le monde était sur scène ou dans la salle. Alors j'ai répondu à toutes ses questions, une par une, en faisant de gros efforts pour avaler les larmes que je sentais monter. Je pouvais au moins lui refuser ce plaisir-là. Au moins ça. Je ne comprenais plus rien à ce qui se passait, je savais seulement que la pièce continuait sans moi, que quelque chose pouvait dérailler d'un instant à l'autre et que je ne serais pas là pour rectifier.

Et c'est là que la terre a tremblé.

Un bruit sourd, une sensation, jusque dans mon ventre. Quelques secondes à peine. Puis des cris de panique.

Je n'ai pas eu le temps de chercher à comprendre. Vremenyr s'est redressé. Il a cessé de me regarder méchamment, il a planté les pouces dans ses poches et il m'a dit : « Pardon. C'est très bien, vous n'avez rien fait. »

Il est parti en me laissant seule. Mais ça n'a pas duré. Des hommes ont fait irruption dans le bureau. Des policiers en armure – avec des protections, des casques, des armes. La porte est restée ouverte. J'ai vu de la poussière partout. Des gens hurlaient. C'était le chaos derrière cette porte.

Il s'était passé quelque chose d'affreux. Ça m'a frappée d'un coup, comme une onde de choc : la certitude que des gens étaient morts. C'était dans le théâtre que la terre avait tremblé. Il y avait des morts de l'autre côté de cette porte, sur la scène, j'ai pensé aux spectateurs, à la troupe, à Filip et à tous les autres qui se trouvaient là-bas, et j'ai su que certains d'entre eux étaient morts pendant que je répondais à Vremenyr.

Les types en armure se sont précipités vers moi. Ils m'ont soulevée de la chaise pour m'emmener. J'étais une poupée entre leurs mains. Une poupée qu'ils auraient pu briser. Après, je ne sais plus rien. »

Neve se rappelle s'être réveillée à l'hôpital. Elle y a reçu beaucoup de visites. Sa mère a pris l'avion pour la rejoindre. Entre-temps, la police était passée l'interroger. On l'avait pressée de questions. Ce qu'elle avait vu exactement. Ce qu'elle savait d'Assiat. Ce qu'elle savait de Dezmet, et des autres. Elle ne savait rien.

Personne ne lui avait expliqué précisément ce qui s'était passé, mais elle a fini par le déduire. Assiat était morte. Dezmet était mort. Tous ceux qui se trouvaient sur scène. Agata aussi. Entre deux visites, elle se repassait tout en boucle, la pièce, les interventions de la police, le moment où la terre avait tremblé... Mais rien de tout ça n'avait de sens. Rien de tout ça ne collait. Plus elle y réfléchissait, moins les éléments s'emboîtaient.

« J'ai fini par comprendre une chose en me représentant mentalement le décor. La bombe se trouvait dans le cheval. Il n'était pas facile à ouvrir. C'était le seul endroit où ils avaient pu la cacher.

Je me demandais à quoi pouvait ressembler cette bombe. Si c'était une petite chose, un gros pain de matière plastique ou autre chose encore. Seulement, je n'ai pas pu poser la question. Quand Vremenyr est venu me

rendre visite, j'ai pensé qu'il devait le savoir, à quoi ressemblait la bombe. Mais même dans ma chambre d'hôpital, il n'a pas baissé sa garde. Je me suis demandé pourquoi il avait pris la peine de se déplacer. En voyant son air fermé, j'ai compris qu'à lui non plus, je n'arriverais pas à le demander.

Et puis Filip est venu. C'était un choc de le voir. Personne ne m'avait dit clairement qu'il avait survécu. Je l'avais déduit de leurs silences, sans en être bien sûre. Mais il était là, et il allait bien. Tous les autres étaient morts, mais lui était là. Moira Makarenko l'accompagnait. Elle est restée en retrait tout du long. Avec sa grande natte, son long manteau sombre et son long cou gracile comme celui d'un cygne. Elle n'a rien dit pendant que Filip me parlait.

J'ai été réconfortée de le voir là, de le voir vivant. De savoir qu'il était venu pour moi. Il paraissait très calme, Filip n'était pas quelqu'un qu'on s'imaginait voir effrayé ou en colère, il était toujours d'un caractère égal. C'était à croire que tout ça avait glissé sur lui sans l'atteindre. Il m'a dit : « Pour toi, tout est arrangé. Tu vas pouvoir partir. »

Je n'ai pas répondu. J'avais du mal à faire coïncider l'homme qui me disait ces mots avec le Filip que je connaissais. Le maître avec lequel j'avais travaillé, celui des Revenants, celui qui sculptait la lumière avec ses mains sur la scène des Passerelles. Et qui était en train de me dire que j'allais rentrer chez moi. Que tout ça était terminé. « Tu vas pouvoir partir, ne t'en fais pas. »

Pendant tout le temps qu'a duré sa visite, je n'ai pas ouvert la bouche. J'en étais incapable. Mais à la fin, parce que la question me brûlait les lèvres et que personne n'y avait répondu, il a fallu que ça sorte. Je lui ai demandé : « Et Tchinguiz ? »

Là, Filip m'a regardée fixement pendant quelques secondes. Il a échangé un bref coup d'œil avec Moira Makarenko, s'est retourné vers moi et m'a fait répéter la question. J'ai lu dans son expression qu'il ne me comprenait pas. Il ne savait pas de qui je lui parlais. »

Quelques jours plus tard, Neve regagnait leur appartement de Plainpalais en compagnie de sa mère. Une fois chez elle, elle s'est enfermée dans le silence, le sommeil et une routine abrutissante. Physiquement, elle n'avait rien. Intérieurement, c'était une autre histoire. Alors jour après jour, à sa façon, elle s'est érigée en muraille pour tenir à distance les souvenirs et les questions. Une muraille chaque

jour plus hermétique. Qui ne s'est fissurée que trois mois plus tard, lors de l'annonce de ce Prix de la Fédération remis à Hertz pour l'ensemble de son œuvre. Le jour où elle a compris que le temps de la parole était revenu.

Cette histoire ne me lâche plus depuis qu'elle me l'a transmise. Elle me hante de ses failles et zones d'ombre. J'ai passé des soirées à écouter l'enregistrement de notre conversation, à relire les e-mails échangés pendant son séjour aux Passerelles. À prendre des notes pour tenter de les ordonner, tout rayer puis recommencer le lendemain. J'essaie d'assembler ces éléments comme des pièces de puzzle qui refusent de s'imbriquer, de placer dans le bon ordre ce serpent, ces cordes et ces troncs d'arbres pour retrouver les contours d'un éléphant.

Et dans les moments où mes pensées s'égarer, dans les minutes floues qui précèdent le sommeil, il m'arrive de percevoir ce tremblement de cauchemar à la lisière de ma conscience, comme si Neve me l'avait transmis par la parole. J'entrevois du coin de l'œil ces arbres abstraits et cette lumière de rouille sur un grand cheval de bois. Ils sont tous là, immobiles sur la scène comme des automates à l'arrêt. Hertz, Agata, Makarenko, Assiat, Dezmet, les autres. Je devine au loin la vibration des villes et le vent dans les feuilles.

Puis les corps, un par un, se mettent à tomber.

adar

Retour à Yirminadingrad

Cette nouvelle a été écrite dans le cadre d'un projet collaboratif par un des auteurs suivants : Stéphane Beauverger, David Calvo, Alain Damasio, Mélanie Fazi, Vincent Gessler, Sébastien Juillard, Laurent Kloetzer, Iuvan, Norbert Merjagnan, Jérôme Noirez, Anne-Sylvie Salzman et Maheva Stephan-Bugni.

Chacun a reçu un dessin original de Stéphane Perger et a été invité – en l'illustrant d'une nouvelle – à se perdre dans la ville imaginaire de Yirminadingrad.

Cette cité a été construite et explorée par Léo Henry et Jacques Mucchielli sur trois recueils :

Yama Loka terminus (2008)

Bara Yogoï – Sept autres lieux (2010)

Tadjélé – Récits d'exil (2012)

Suivant le même procédé utilisé pour chaque livre, aucune des nouvelles n'est attribuée à celui qui l'a écrite.



Pour rééditer les deux premiers recueils en même temps que le nouveau, Dystopia a lancé une campagne de financement participatif qui a duré du 1^{er} décembre 2015 au 31 mars 2016 :

<http://www.dystopia.fr/financement/adar-retour-a-yirminadingrad>

Adar – Retour à Yirminadingrad sera le dernier recueil de ce cycle et paraîtra en octobre 2016. Il sera édité, diffusé et distribué par l'association Dystopia.

Du même éditeur



Yama Loka Terminus

Léo Henry, Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

papier: 978-2-35346-021-2 | 320 pages – 15 €

numérique: 979-10-91146-07-4 | 6 €

Uniquement en version pdf



Bara Yogoï

Léo Henry, Jacques Mucchielli,

Stéphane Perger

papier: 978-2-9535951-0-9 | 150 pages – 10 €

numérique: 978-2-9535951-7-8 | 3 €



Ainsi naissent les fantômes

Lisa Tuttle, dirigé et traduit par Mélanie Fazi

Couverture de Stéphane Perger

Grand Prix de l'Imaginaire 2012

catégorie « Nouvelle étrangère »

papier: 978-2-9535951-3-0 | 220 pages – 15 €

numérique: 978-2-9535951-4-7 | 6 €



L'apocalypse des homards

Jean-Marc Agrati

Couverture de Laurent Rivelaygue

papier : 978-2-9535951-1-6 | 320 pages – 15 €

numérique : 978-2-9535951-2-3 | 6 €



Le Prophète et le Vizir

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon

et Laure Afchain

papier : 978-2-9535951-9-2 | 160 pages – 10 €

numérique : 979-10-91146-08-1 | 3 €



Anthologie 01

Dystopia

Couverture de Laurent Rivelaygue

papier : 979-10-91146-01-2 | 288 pages – 15 €



Tadjélé – Récits d'exil

Léo Henry, Jacques Mucchielli,

Laurent Kloetzer, Stéphane Perger

papier : 979-10-91146-00-5 | 352 pages – 20 €



Les Soldats de la mer

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon et Laure Afchain

papier: 979-10-91146-03-6 | 352 pages – 20 €

numérique: 979-10-91146-02-9 | 6 €



Sur le fleuve

Léo Henry, Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

papier: 979-10-91146-04-3 | 204 pages | 10 €

numérique: 978-2-9535951-8-5 | 6 €



Cru

Iwan

Couverture de Stéphane Perger

papier: 979-10-91146-05-0 | 192 pages – 10 €



Les Chambres inquiètes

Lisa Tuttle, dirigé et traduit par Nathalie Serval

Couverture de Stéphane Perger

papier: 979-10-91146-09-8 | 368 pages | 15 €



Chants du cauchemar et de la nuit

Thomas Ligotti,
dirigé et traduit par Anne-Sylvie Homassel
Couverture de Stéphane Perger

papier : 979-10-91146-13-5 | 252 pages – 15 €
numérique : 979-10-91146-14-2 | 9€



Dernières nouvelles d'Æsthrenie

Anne-Sylvie Salzman
Couverture de Laurent Rivelaygue

papier : 979-10-91146-11-1 | 320 pages – 15 €



Le Mont 84

Yves et Ada Rémy
Couverture de Corinne Billon
et Laure Afchain

papier : 979-10-91146-15-9 | 432 pages – 25 €
numérique : 979-10-91146-16-6 | 9 €



Le Rêve du demiurge

Francis Berthelot
Couverture de Laurent Rivelaygue

papier : 979-10-91146-17-3 | 464 pages | ?? €



